



© marc damage

b.c, janvier 1545, fontainebleau.

contact administration production et diffusion : bureau cassiopée
léonor baudouin / leonor@bureaucassiopee.fr
isabelle morel / isabelle@bureaucassiopee.fr
bureau cassiopée 211 rue saint-maur - 75010 paris
tel : +33 (0)1 46 33 37 68
www.lassociationfragile.com

b.c, janvier 1545, fontainebleau.

création 2007

une proposition de christian rizzo

chorégraphie, scénographie, costumes : christian rizzo

interprétation : julie guibert

installation lumières : caty olive

création musicale : gerome nox

régie générale : jean-michel hugo

administration, production, diffusion bureau cassiopée
léonor baudouin, mélanie charreton, isabelle morel et camille rondeau

durée : 1h

production : l'association fragile

coproduction : le Festival Montpellier Danse, le Centre National de la Danse de Pantin (création en résidence)

Avec le soutien de La Passerelle, scène nationale de St Brieuc

l'association fragile est aidée par le ministère de la culture et de la communication / drac nord-pas de calais au titre de l'aide à la compagnie chorégraphique conventionnée et reçoit le soutien du conseil régional nord-pas de calais, de la ville de lille et de l'institut français pour ses tournées à l'étranger.
de septembre 2007 à juin 2012, l'association fragile / christian rizzo a été en résidence à l'opéra de lille.

note d'intention

Lorsque je fus invité au ballet de l'opéra de Lyon pour y créer « ni fleurs, ni ford mustang » en 2004, j'y rencontrai julie guibert qui était interprète. Elle fut la première personne que je décidais d'inclure dans la pièce. L'avoir vu danser dans différents programmes avait mis à jour son incroyable intelligence physique du plateau. Plus tard, pendant la création de la pièce, je trouvais en elle une source d'inspiration et de confiance pour avancer dans cette nouvelle aventure. Jusqu'aux représentations comprises, il était devenu évident pour moi que je me remettrais au travail en sa compagnie.

Aujourd'hui, après une pièce pour 9 interprètes, j'ai désiré re-convoquer julie pour un projet solo. Cette nouvelle tentative est pour moi l'occasion de creuser la notion de lenteur et d'écrire une danse découpée, comme pourrait être la calligraphie. J'aimerais projeter cette danse dans un espace architectural par la lumière. Peut-être, la présence d'animaux, vivant ou pas, viendra se glisser comme matière à friction du corps dansant.

Plusieurs questions :

Qu'est ce que la forme solo lorsqu'elle n'est pas dansée par soi-même ?

Quel est le regard que je porte sur une femme, seule en scène, exclue du reste de la communauté ?

De quel rituel qui prône le vivant sommes nous capables d'écrire et de rendre visible ?

Qu'est ce que le temps de la représentation ?

Comment orner de l'organique sans qu'il ne perde ses sens premiers ?

De quelle mémoire usons nous pour avoir des visions ?

Et le reste..... ?

Bien que le son sera confié à **gerome nox**, j'écoute « i believe in miracles » des jackson's sisters et « 4.48 psychosis » des Tindersticks.

Bien que la lumière sera de **caty olive**, je garde les yeux fermés face au soleil et grands ouverts dans la nuit.

christian rizzo / janvier 2007

Dans *b.c, janvier 1545, fontainebleau.*, Christian Rizzo réunit à nouveau ses fidèles complices, Caty Olive pour l'environnement lumière et Gerome Nox pour les paysages sonores, autour d'un projet singulier. Le chorégraphe retrouve son geste de modéliste pour créer un univers particulier, taillé, configuré sur mesure pour Julie Guibert, interprète rencontrée au Ballet de l'Opéra national de Lyon lorsque Christian Rizzo y a créé *ni fleurs, ni ford mustang* en 2004. La danseuse possède une expérience rare. Passée du Ballet du Nord au Ballet Cullberg où elle a travaillé plusieurs années, et plus récemment la compagnie Russell Maliphant ou Yves-Noël Genod, elle a traversé l'univers de différents chorégraphes tels que Maguy Marin, Trisha Brown, William Forsythe, Mats Ek ou Philippe Decouflé. Fasciné par son «incroyable intelligence du plateau», inspiré par sa personnalité même, Christian Rizzo a souhaité poursuivre la rencontre à travers ce solo où il s'interroge : «quel regard porter sur une femme seule en scène, exclue du reste de la communauté ?». Et d'imaginer une danse projetée dans l'espace, nocturne et découpée par la lumière pour «creuser la notion de lenteur, travailler sur la dimension calligraphique de l'écriture». En filigrane apparaît un questionnement dévoilé par des images énigmatiques sur les liens entre mémoire et vision, sur la dimension rituelle de la représentation, et aussi sur ce que signifie écrire pour autrui.

Irène Filiberti

extraits de presse

Au pays des merveilles de Rizzo

« La première image est d'une beauté plastique telle qu'on pourrait s'en contenter. Une boîte blanche, des peluches noires qui dégoulinent du plafond, des myriades de petites bougies. Dans son écrin, une Madame en noir, façon Barbarella, découpe l'espace à grands mouvements nets et puissants sous l'oeil d'un serviteur à tête de lapin. Répétitive et lente, la chorégraphie haute couture semble taillée à même la peau de Julie Guibert. Tombé net du geste sur les talons aiguilles, l'impidité des lignes jusque dans les roulades soudain suspendues. Aucun flou dans les mains fermes, la danseuse remporte son pari de perfection. Entre performance et installation plastique, cette pièce exacerbe le style Rizzo, sa capacité à transformer l'espace en zone précieuse dont la blancheur amnésique sublime les corps, les objets, les sons et les lumières. »

Rosita Boisseau, Télérama 5 décembre 2007

Le cabinet de curiosité de Christian Rizzo

« Lorsque Benvenuto Cellini arriva en France, François 1^{er} était au château de Fontainebleau (...). Il s'agissait donc pour Benvenuto de faire suite à ces illustres prédécesseurs, et de porter aux yeux de la cour la plus galante de l'Europe l'art de la statuaire (...). Il avait remarqué facilement combien la résidence où il avait rencontré le roi lui était chère ; il résolut de flatter sa préférence en exécutant une statue qu'il comptait appeler la Nymphé de Fontainebleau. »

On pourrait appliquer à la démarche de Christian Rizzo, l'adage suivant : « au commencement, voire à la fin, était la curiosité ». Cet acte, lourd de conséquence, fait de ses créations des objets de collection éphémères, que sa compagnie, l'association fragile, créée en 1997, décline depuis en autant de projets atypiques.

Le cabinet de curiosité, son histoire baroque, est toujours présent à l'esprit du chorégraphe et en particulier pour cette nouvelle pièce, dont les initiales déjà masquées dans le titre, cachent le nom du sculpteur italien Benvenuto Cellini, un moment difficile de sa vie, ainsi que l'histoire d'une statue et de son double. Autant de signes gravés dans l'imaginaire du chorégraphe ou destinés à ciseler l'espace de cette nouvelle pièce. Somptueux écrin blanc, accueillant le lustre noir d'objets abstraits suspendus, recyclage de matériaux des précédentes pièces et nouvelles recherches de matières. Cet écrin précieux, vibrant sous les lumières de Caty Olive, les climats sonores de Gerome Nox décline un mystérieux rituel. Une étrange fête des vanités menée par Christian Rizzo, figure surréaliste ouvrant la cérémonie. Un solo lentement exécuté par la danseuse classique Julie Guibert, silhouette gantée de noir, campée sur talons aiguilles, dont les gestes stylisés, les pas lents, les poses courbées, étirées ou pliées semblent faire contrepoids aux objets suspendus et se cristalliser dans l'espace. Seule humanité sanglée dans la blancheur du vide, elle se consacre pleinement à son étrange office. Sorte de principe de transmutation des corps. Lignes et fils serrés des trajectoires, graphes obscurs discrètement projetés dans l'espace, temps suspendu, corps obstinément tendu ou relâché dans ses postures, modelant des formes comme une sculpture vive, voire carbonisée.

Selon le chorégraphe, « cette création augure un nouveau passage du travail de groupe au solo. Pour la première fois, j'ai écrit une danse pour quelqu'un. Julie Guibert, interprète fascinante que j'avais rencontrée au Ballet de l'Opéra national Lyon lors d'une précédente création. Cette approche est dans ma propre démarche un réel changement de posture qui m'a porté à me demander quel était mon propre langage du point de vue du mouvement. Qu'est-ce qui revient dans mes gestes, quelles « manies » de corps m'occupent, comment inventer un chemin à partir de cela ? En créant ce solo pour une danseuse, je me suis entres aperçu que j'ai absolument besoin de procéder pas à pas, d'isoler chaque élément, d'avancer une chose après l'autre. Car j'ai besoin de pouvoir tout voir. Ensuite dans ce travail, à partir de la danse que j'ai transmise à Julie, il y a son interprétation. Comment elle transforme la matière apportée avec sa propre physicalité et surtout son extraordinaire talent. Il s'agit dans ce temps d'échange de mettre en jeu une véritable rencontre. La danse qu'elle porte est extrêmement tendue, caractère encore renforcé par le port des talons aiguilles. Cette constante tension physique travaille l'abstraction de la danse comme une composition spatiale. J'ai procédé par effets de loupe pour grossir les détails, travailler un mouvement de spirale

avec des motifs qui s'effacent et réapparaissent, s'inversent. Cela fonctionne un peu comme une machine baroque, une approche formelle, une question inscrite dans l'espace. Fondamentalement je reste attaché à la dimension du théâtre. Dans mon travail, il s'agit d'écrire une partition scénique. Cela consiste en partie à mettre en tension les éléments dansés mais aussi visuels et musicaux, pour trouver les points de contact. Mais je n'oublie pas que nous sommes sur un terrain tragique. Que la fonction du théâtre est aussi une réflexion sur la mort. C'est dans cet environnement que je m'interroge sur comment se déploie le corps, quel est ce quelque chose qui nous meut ? »

propos recueillis par Irène Filiberti pour « La Lettre de Kinem 9 » (sept - déc 07) du Centre national de la danse

Les sublimes « Talons Aiguilles » de Christian Rizzo à Montpellier Danse.

Après le Festival d'Avignon en 2005, Christian Rizzo est de retour et offre à Montpellier Danse sa dernière création, « b.c, janvier 1545, fontainebleau. ». Ce titre, toujours plus énigmatique, est à l'image de sa danse : ailleurs. Ce chorégraphe est unique tant ses projets ne correspondent à aucun courant, à aucune génération. Il est poète. Imaginez... Une scène blanche avec des figures en tissu et mousse qui pendent du plafond (animaux génétiquement modifiés, reliques du grenier transformées par l'air du temps ?). Elle arrive, en talons aiguilles argentés (si fins qu'ils "transperceraient le coeur des filles" dirait Gainsbourg) : c'est Julie Guibert, danseuse exceptionnelle par sa beauté et sa grâce. Un homme, coiffé d'une tête de lapin, est présent tel un élément du décor qui se déplacerait à mesure des transformations de l'oeuvre. La danse devient avec Christian Rizzo une calligraphie, où l'espace trouve ses profondeurs et sa surface par le jeu des lumières et l'ombre des mouvements. Une heure extraordinaire. A vous couper le souffle.

Pascal Bely, « danse.net ».

Perfection à saturation Christian Rizzo à Montpellier Danse

Plus un grain d'impureté dans la dernière composition de Christian Rizzo, au comble de la maîtrise. Lorsque le potentiel d'une interprète est à ce point magnifié, on est tenté de considérer que la danseuse Julie Guibert partage la co-signature de la dernière « proposition » (c'est son propre terme) de Christian Rizzo, b.c, janvier 1545, fontainebleau. On néglige trop souvent la qualité particulière de ce chorégraphe plasticien, qui réside dans son talent à faire oeuvre de la rencontre même. Sous cet angle, ce nouvel opus hérite en droite ligne de son expérience réussie au sein du Ballet de l'Opéra de Lyon, pour lequel il créa en 2004 *ni fleurs, ni ford mustang*. Il y rencontra Julie Guibert. Il apprécia « son incroyable intelligence physique du plateau ». A présent, b.c, janvier 1545, fontainebleau. célèbre celle-ci comme source d'inspiration.

Le titre de la pièce mérite qu'on s'y attarde au-delà de l'anecdote. En 1545, à Fontainebleau, Benvenuto Cellini doit livrer deux sculptures que François 1er lui a commandées. Mais il n'a eu le temps d'en réaliser qu'une. Comment se protéger de l'ire du monarque ? L'artiste imagine un système qui met sa réalisation en mouvement et en lumière. On s'extasia !

Voilà pour la métaphore du projet artistique de Christian Rizzo, qui peuple cette fois la scène de suspensions aériennes de formes plastiques molles, d'un noir cru, tendant à l'écoulement massif vers le bas. Là il émerveille le plateau, d'un semi de verres où scintillent de petites flammes à l'image des veilleuses par lesquelles on signifie un vœu, une intention, contre menue monnaie dans les églises.

Caty Olive, créatrice lumière, se jouera du tremblé des fascinations que ce dispositif discret autorise. Enfin, faisant suite à une très longue plage initiale de silence, c'est finalement encore du côté plastique qu'on serait tenté de ranger la compression sonore implacable, ample et ronde, roulant comme une échappée à l'infini, du musicien Gérome Nox. Christian Rizzo est ici l'officiant d'une simple célébration, toute dévolue à l'évolution détachée de Julie Guibert. Soit un précis de perfection du geste dansé, exacerbée jusqu'aux limites d'une extravagance fantasmatique. Relève-t-elle de l'excellence de la verticalité néo-classique, qu'elle est ici rehaussée sur de vertigineux talons aiguilles, aiguisant le sens de sa cambrure accentuée sur la crête extrême du déséquilibre retenu. La danseuse orchestre une expérience de la durée, procède à un distillé tonique, en découpant au scalpel les incisions de ses gestes dans l'espace, en renversant patiemment jusqu'au sol le déroulé infini de ses méthodiques transferts de masses. Rien d'évanescent. Mais nulle fioriture ou surcharge. Toujours une juste netteté

des plans, des angles, des directions, une constance de la charge, déployant tous les paradoxes imaginables du potentiel des intentions directionnelles dans l'espace. Tout alors résonne avec le dispositif plastique, sonore et lumineux qui peuple celui-ci. Une énergie des transmutations se matérialise. L'angulation d'un membre, le renversé de la tête, l'enroulement d'un tour sur soi, résonnent en échos densifiés qui se saisissent de l'utopie du haut lieu scénique. Sans qu'on ne sache trop comment fonder théoriquement ces notions, on s'éprouve ici confronté à l'évidence d'une réussite absolue de la représentation ; à une sensation de perfection dans la maîtrise d'une forme. Jusqu'à suffocation. Jusqu'à saturation. Reste-t-il place à l'impur ?

Gérard MAYEN, *Mouvement.net* - le 2 juillet 2007

Cap au Sud pour l'écriture des corps

Avec b.c, janvier 1545, fontainebleau., Christian Rizzo poursuit son travail évolutif, d'une grande lenteur, sur la danse et le vivant ritualisé sur scène. Avec le goût prononcé qu'on lui connaît pour les arts plastiques, la nature morte et pourquoi pas la mort tout court, il nous fait assister à une cérémonie quasi mémorielle mâtinée de magie noire. Une femme seule (Julie Guibert, qu'il a rencontrée lors de la création de *ni fleurs, ni ford mustang*, en 2004) expose sa silhouette comme en ombre chinoise sur le plateau blanc. Mince, longue, elle est sur de hauts talons. On notera que les talons aiguilles sont très à la mode. Pina Bausch avait lancé le mouvement, dans le but manifeste de mettre la féminité en relief ; chez d'autres, cela rappelle le souvenir de la pointe académique ; il y a enfin que ces accessoires autorisent une réflexion sur l'équilibre instable. C'est le cas chez Rizzo. Le plateau est donc blanc, tandis que des objets informes, de couleur noire, sont suspendus dans l'air comme des gris-gris. On pourrait dire que le fétichisme d'ordinaire à l'oeuvre chez ce chorégraphe connu pour son talent d'assembleur, son goût pour le costume, le casque de moto, la perruque, confine au rituel tant la scène a des allures de chapelle ardente, illuminée depuis le sol par des bougies. Le corps, qui d'habitude chez lui bouge à minima, ose ici se dresser loin de la figure de l'accidenté de la route à laquelle il nous avait habitués. C'est à la fois romantique, plein d'orage et confiant. Tout ce dont nous venons de traiter porte la marque manifeste d'écritures chorégraphiques au tracé singulier ferme.

Muriel Steinmetz, *L'humanité* – juillet 2007

christian rizzo

Né en 1965 à Cannes, Christian Rizzo fait ses débuts artistiques à Toulouse où il monte un groupe de rock et crée une marque de vêtements, avant de se former aux arts plastiques à la villa Arson à Nice. Le hasard des rencontres le mène sur scène. Dans les années 1990, il est interprète auprès de nombreux chorégraphes contemporains, signant aussi parfois des bandes sons ou la création des costumes. Ainsi, on a pu le voir chez Mathilde Monnier, Hervé Robbe, Mark Tompkins, Georges Appaix, puis chez Vera Mantero, Catherine Contour, Emmanuelle Huynh, Rachid Ouramdane.

En 1996, il fonde l'association fragile et présente performances, objets dansants et pièces chorégraphiques en alternance avec d'autres projets ou commandes pour la mode et les arts plastiques. Depuis, plus d'une trentaine de productions ont vu le jour. Christian Rizzo enseigne régulièrement dans des écoles d'art en France et à l'étranger, ainsi que dans des structures dédiées à la danse contemporaine.

De 2007 à 2012, il est artiste en résidence à l'Opéra de Lille. Il y crée *mon amour* et *comment dire « ici » ?* en 2008, *l'oubli, toucher du bois* en 2010 puis *le bénéfice du doute* en 2012. En 2009, Christian Rizzo réalise une pièce pour le Ballet de l'Opéra de Lyon *ni cap, ni grand canyon*, et conçoit avec Bernard Blistène l'exposition *Le sort probable de l'homme qui avait avalé le fantôme*, à Paris à la Conciergerie dans le cadre du Nouveau Festival du Centre Pompidou. En 2010, il met en scène trois opéras : *Erwartung* et *Pierrot lunaire* de A.Schoenberg et *La Voix humaine* de F.Poulenc, une production du Capitole de Toulouse au TNT – Toulouse. Au Japon, il conçoit l'exposition *as me as a dog as...* - une série de photos présentée dans le cadre de la Yokohama France Vidéo (Collection 2010 à la Red Brick Warehouse, commissariat Stephen Sarrazin). Sur la saison 2010 - 2011, il est artiste associé à deSingel - Anvers - Belgique - et propose dans ce cadre expositions, événements et spectacles. Il est artiste / professeur invité au Fresnoy (Studio National des Arts Contemporains - Tourcoing) – et mène également des ateliers de recherche avec la compagnie de l'Oiseau-Mouche - Roubaix. Sur la saison 2011 - 2012, il crée l'installation / performance *Tourcoing - Taipei - Tokyo* présentée à l'institut Franco - Japonais de Tokyo, *le bénéfice du doute* ainsi que le solo *sakinan göze çöp batar* et met en scène l'opéra *Tannhäuser* de R. Wagner, une production du Théâtre du Capitole de Toulouse. Il crée également en collaboration avec Sophie Laly *néo-fiction* à On the boards à Seattle. En 2013, Christian Rizzo crée *De quoi tenir jusqu'à l'ombre* une pièce de la compagnie de l'Oiseau-Mouche - Roubaix et *d'après une histoire vraie* pour le Festival d'Avignon. En novembre 2013, il met en scène *Ailoviou, je l'écris comme je le prononce* de Didier Galas pour la compagnie Ensemble Lidonnes (création au festival *Mettre en Scène* 2013 - Rennes). Il reçoit le prix de la Chorégraphie SACD 2013. En 2014, Christian Rizzo et Caty Olive créent *Ou pas*, une installation vivante spécialement imaginée pour le Ballet National de Marseille.

julie guibert - interprète

Née en 1974, Julie Guibert passe sept années au sein de l'école privée de Madame Petrova à Lyon et commence sa carrière en 1991 dans la compagnie Maryse Delente à Vaulx-en-Velin.

Elle rejoint en 1995, le Ballet du Nord à Roubaix dont Maryse Delente vient de prendre la direction. De 1998 à 2003, elle danse au sein du Ballet Cullberg à Stockholm dirigé par Mats Ek, et interprète entre autres les pièces du répertoire *Giselle*, *Le Lac des Cygnes*, ou encore *La Belle au bois dormant*.

De 2003 à 2005, elle danse pour le Ballet de l'Opéra de Lyon, et travaille notamment avec William Forsythe, Christian Rizzo, Trisha Brown, et Maguy Marin.

En 2005 et 2006, elle interprète à Londres *Push* et *Transmission* de la Compagnie Russel Maliphant, *Nouveau Monde* d'Yves-Noël Genod créé pour le Parc départemental de Chamarande, et *Les Rares Différences* de Marie-Agnès Gillot à Suresnes.

Dans le cadre du festival Montpellier Danse 2007, Christian Rizzo crée pour elle un solo intitulé *b.c, janvier 1545, Fontainebleau*. La même année, invitée pour le Sujet à vif du festival d'Avignon, elle présente le solo intitulé *Devant l'arrière-pays* écrit pour elle par Stijn Celis. En 2009, elle participe à la création de *Ciao Bella*, pièce pour cinq danseuses présentée par Herman Diephuis au festival Montpellier Danse et elle travaille avec Richard Siegal sur *Glossopoïëa*, pièce pour trois danseuses créée en collaboration avec l'Ircam et présentée en décembre 2009 au Centre Pompidou dans le cadre du Festival d'Automne.

En 2011, Herman Diephuis crée pour elle un solo intitulé *Exécutions* et elle retrouve Christian Rizzo sur la création *le bénéfice du doute* (2012).

caty olive - lumières

Caty Olive, formée à l'Ecole Nationale Supérieure des Arts Décoratifs de Paris, réalise des scénographies lumineuses. Elle partage ses activités entre projets d'architecture, expositions, installations plastiques, et spectacles chorégraphiques. A travers ces différentes activités, les recherches sur les mouvements de glissement et de vibration de la lumière l'attirent tout particulièrement.

Depuis 1993, elle collabore ou a collaboré comme créatrice / scénographe lumière à des projets chorégraphiques de la scène contemporaine avec : Marco Berrettini, Christophe Haleb, Martine Pisani, Myriam Gourfink, Emmanuelle Huynh, Claudia Triozzi, Vera Mantero, Tiago Guedes, David Wampach, Donata D'Urso, Joris Lacoste, et de façon plus privilégiée avec Christian Rizzo.

Elle réalise également les installations lumineuses suivantes: *Portrait de Frans Poelstra*, *Nicolas Floc'h/Structure multifonctions/Caty Olive*, *Le Cabinet des méduses, une exposition de caustiques*, *Parcelles du champ, en cour, regard opaques, nuits au potager*, *Etude de Fluide*, *Diacoustiques des esprits* ainsi qu'une campagne photo automne/hiver 2010 - 2011 pour Marithé et François Girbaud.

Elle travaille au développement de la pièce *Etudes de fluides* pour une mise en place dans l'espace public, suite à une résidence au Taipei Artist Village – Taiwan avec l'aide de la fondation BenQ, ainsi qu'au projet *Les portes de Marseille 2013* pour lequel elle réalise une scénographie signalétique en collaboration avec Guillaume Parent, et qu'à *Maison Métropole* pour l'architecte Jean Prouvé (projet de lumière pour une maison réhabilitée par l'architecte J.Charles Huet).

Depuis 1999, Christian Rizzo et Caty Olive collaborent sur une douzaine de projets dont *mon amour* (2008), *ni cap, ni grand canyon* (2009), *l'oubli toucher du bois* (2010), *Erwartung*, *Pierrot lunaire*, *La Voix humaine* (2010, opéras produits par le Théâtre du Capitole de Toulouse), en 2012 sur *le bénéfice du doute*, *sakınan Göze Çöp Batar* et *Tannhäuser* (production du Théâtre du Capitole de Toulouse) et en 2013 avec *de quoi tenir jusqu'à l'ombre* (pièce de la compagnie de l'Oiseau Mouche) et *d'après une histoire vraie*, présentée au Festival d'Avignon 2013.

gerome nox - musicien et compositeur

Issu des beaux arts, gerome nox évolue dans le milieu des musiques "inclassables" depuis le début des années 80, années durant lesquelles il fonde le groupe de musique industrielle NOX.

gerome nox produit actuellement un travail qui mixe rythmes, manipulations électroniques / électroacoustiques, bruits et ambiances urbaines. C'est un travail dont l'énergie parfois violente n'est pas sans rappeler les climats agressifs des énergies urbaines, créant de longues plages et paysages sonores en perpétuelle évolution où puissance et excès alternent avec minimalisme et épure. Considérant davantage le son comme matière et les instruments comme autant de moyens de produire et travailler cette musique, gerome nox est autant plasticien que musicien. c'est dans cette optique que, sans pour autant délaisser un instrument traditionnel tel que la guitare électrique, il utilise de plus en plus les instruments électroniques -et surtout les ordinateurs- qui permettent d'aborder le travail du son en termes de texture, densité, volume, résistance et spatialisation. nox a collaboré à de nombreux projets de créations musicales, audiovisuelles, performances, créations chorégraphiques. ces diverses collaborations l'ont amené à travailler avec les artistes suivants : cecile babiole (artiste multimedia), laure bonicel (chorégraphe), alain declercq (plasticien), christophe fiat (poète sonore), emmanuelle huynh (chorégraphe), p. nicolas ledoux (plasticien), claude leveque (plasticien), barbara mavro thalassitis (chorégraphe), michèle murray (chorégraphe), kasper t. toeplitz (musicien / compositeur) et christian rizzo sur une quinzaine de projets.

gerome nox s'est ainsi produit dans les lieux suivants : maison des cultures du monde (berlin), centre culturel de belem (lisboa), bratislava dance festival (bratislava), festival musique action (CCAM nancy/vandoeuvre), festival nouvelles scènes (dijon), fondation cartier (paris), centre georges pompidou (paris), MACBA (barcelona), melkweg (amsterdam), DANCE (munchen), hebbel (berlin), museion (bolzano / italie) etc...